

## Les aventures d'une traductrice dans le Yiddishland à l'ère postvernaculaire<sup>1</sup>

Chantal Ringuet  
Chercheure associée, ICJS  
Université Concordia

Pour quiconque s'intéresse aux enjeux actuels que pose la traduction littéraire au Canada,<sup>2</sup> et en particulier au Québec, l'un des cas de figure les plus intéressants est sans contredit la littérature yiddish. Dans le domaine de la traduction et de l'histoire culturelle, le yiddish revêt un intérêt d'autant plus marqué que sa présence permet d'envisager selon une perspective différente les interactions linguistiques et culturelles dans une métropole telle que Montréal (Simon Traverser, *Villes*). Bien qu'elle ait été longtemps perçue comme une ville divisée entre francophones et anglophones, celle-ci a accueilli, dès le début du XXe siècle, une troisième grande tradition culturelle et littéraire, propre aux Juifs ashkénazes, et qui fut dotée, dès le départ, de ses propres institutions, organes de presse, lieux et réseaux de diffusion.<sup>3</sup> Pourtant, ce corpus regroupant pas moins de deux cents auteurs majeurs demeure largement méconnu, d'une part parce qu'il comprend des œuvres écrites dans une langue non officielle au Canada, peu accessible au plus grand nombre, et dont il existe, d'un point de vue global, peu de traductions vers l'anglais et vers le français. D'autre part, cette situation s'explique par le déclin de la langue et de la culture yiddish en Europe de l'Est (le *Yiddishland*) et dans la diaspora depuis la Shoah, terme hébraïque désignant la grande « catastrophe » que fut l'extermination de six millions de Juifs d'Europe, celle-ci ayant « déraciné l'arbre du yiddish » (Beller *in* Midal 77), comme l'affirme de belle manière l'artiste Ilex Beller. Or c'est en empruntant un chemin inattendu que la traduction du yiddish au Québec a révélé, sous un jour nouveau, le potentiel créateur si caractéristique de cette langue dont parlait le linguiste Max Weinreich :<sup>4</sup> celui qui mène directement vers le français.

---

<sup>1</sup> Le titre de cet article s'inspire de l'ouvrage du chercheur américain Jeffrey Shandler intitulé *Adventures in Yiddishland. Postvernacular Language and Culture*. L'article lui-même est tiré d'une conférence intitulée « *Voix yiddish de Montréal : The Making of an Anthology* », que j'ai prononcée dans le cadre du 2014 Toronto Jewish Literary Festival le 1er juin 2014. Son volet théorique s'inspire de ma conférence « Un Yiddishland en Amérique. The Adventures of a Translator in the Postvernacular Era », présentée dans le cadre du Forum de la Chaire de l'Université Concordia en études juives canadiennes à Montréal, le 14 mars 2014

<sup>2</sup> Voir à ce sujet *Spirale. Arts, lettres, sciences humaines* 249, « La littérature canadienne en question(s) ? » dirigé par Daniel Laforest et Maïté Snauwaert, Montréal, été 2014; et voir dans ce numéro le compte rendu de *Voix yiddish de Montréal (Moebius 139)* signé par Pierre Nepveu et intitulé « Une étrange planète proche de chez nous » (82-4).

<sup>3</sup> Pour un portrait détaillé de la tradition littéraire yiddish au Canada, voir Pierre Ancil, « Introduction du traducteur », dans *Haïm-Leib Fuks, Cent ans de littérature yiddish et hébraïque au Canada*, traduit du yiddish par Pierre Ancil, Sillery, Septentrion, 2005. Voir aussi Chantal Ringuet, « Parcours et origines de la littérature yiddish de Montréal » *Voix et images* 34. 2 (hiver 2009) : 121-39.

<sup>4</sup> Né en Lettonie, Max Weinreich (1894-1969) est un linguiste et spécialiste du yiddish qui, au début du XXe siècle, a co-fondé et dirigé le YIVO, institut d'études juives de Vilnius, aujourd'hui localisé à New York. Il est l'auteur de l'ouvrage fondateur *History of the Yiddish Language*. Son fils Uriel (1926-1967), linguiste et spécialiste du yiddish lui aussi, est l'auteur d'un dictionnaire yiddish-anglais.

Comme le fait remarquer Sherry Simon, « [ce] mouvement du yiddish au français, sans passer par le pivot de l'anglais, crée donc un nouveau circuit de communication, activant un contact entre deux langues, quasi-inexistant jusque-là. Or, de telles traductions confirment également un autre changement : elles signalent un réaménagement de territoire intellectuel » (*Traverser* 141-2). Ainsi, depuis les deux dernières décennies, cette littérature connaît une deuxième vie, grâce à la publication d'une douzaine d'ouvrages traduits vers le français par l'anthropologue Pierre Anctil.

Dans cet article, je vais tenter de cerner quelques-uns des principaux enjeux auxquels se trouve confronté le traducteur du yiddish vers le français au Québec. Si ce corpus appartient au XXe siècle (1907-1987),<sup>5</sup> de sorte qu'il se caractérise par une forte dimension patrimoniale, pourquoi devrait-il susciter notre intérêt ? Et pourquoi devrait-on le (re)découvrir en français ? Quels sont les surprises, les difficultés et les grands défis que rencontre le (la) traducteur (trice) ? De manière plus vaste, quelle est la signification de cet acte traductionnel, de même que sa portée, dans l'histoire littéraire et culturelle du Québec ? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles je m'intéresserai ici. Pour bien comprendre la situation complexe qui caractérise une telle entreprise, il importe, dans un premier temps, de rappeler les principales caractéristiques du yiddish, pour ensuite dresser un bref état des lieux concernant sa situation dans le « siècle des ténèbres »<sup>6</sup> que fut le XXe siècle.

### Le Yiddishland : un monde englouti

À elle seule, la langue yiddish, de même que la culture s'y rattachant, représente un univers singulier, si ce n'est une véritable « galaxie »<sup>7</sup> qui s'est instituée en parallèle aux courants dominants en Europe centrale et de l'Est, et qui fut prospère pendant mille ans. Souvent marginalisée, dépréciée face à l'allemand, la langue officielle des pays germaniques dès le Moyen-Âge, et vis-à-vis de laquelle elle était perçue comme un dérivé dépourvu de grammaire, voire un mauvais allemand transformé en un jargon juif, le yiddish est pourtant une langue fascinante, dont l'histoire illustre le mouvement des populations ashkénazes, du continent européen à l'ensemble de la diaspora, au fil de siècles marqués par la marginalisation, la paupérisation et la persécution des Juifs d'Europe.<sup>8</sup> Forte de nombreuses influences, qu'elle a su intégrer grâce à son pouvoir centrifuge, la langue yiddish se caractérise par ses nombreuses

---

<sup>5</sup> La périodisation de la littérature yiddish de Montréal correspond à deux moments précis : la fondation, en 1907, du journal yiddish *Der Keneder Adler* par Hirsch Wolofsky, qui allait devenir la tribune centrale de la culture yiddish de Montréal et l'une des plus importantes en Amérique du Nord. Tous les écrivains et journalistes ont écrit, de manière régulière ou sporadique, dans l'*Adler*, et plusieurs ont commencé leur carrière littéraire ainsi. L'année 1987, marquée par la publication du dernier numéro du *Keneder Adler*, clôt cette tradition littéraire. À l'exception de la poète et romancière Chava Rosenfarb (1923-2011), très rares furent les écrivains yiddish de la métropole qui publièrent après cette date.

<sup>6</sup> J'utilise cette expression pour évoquer le déclin irréversible du yiddish qui traverse le XXe siècle.

<sup>7</sup> L'expression « galaxie yiddish » est utilisée par Charles Dobzynsky dans son *Anthologie de la littérature yiddish*, Paris : Gallimard, 2001.

<sup>8</sup> À ce sujet, nous référons le lecteur à l'excellent ouvrage de synthèse de Jean Baumgarten, *Le yiddish, histoire d'une langue errante*, Paris : Albin Michel, 2002.

inflexions et par son étonnante capacité d'adaptation à de nouveaux contextes et de renouvellement face aux événements dramatiques de l'histoire. Si elle porte les échos de la tradition juive, elle intègre cependant certains éléments caractéristiques des grands courants européens, tels que le romantisme russe et les formes novatrices de la modernité littéraire, dont la poésie symboliste et futuriste russe et l'expressionnisme allemand. Sur le plan de sa composition, elle requiert, dans sa forme écrite, l'usage de l'alphabet hébraïque (ce qui la distingue des autres langues indoeuropéennes, tout en affirmant clairement son statut de langue juive) et se définit par l'intégration du vocabulaire hébreu et slave, auquel s'ajoutent les influences externes. En Amérique du Nord par exemple, où le yiddish fait son apparition dès la fin du XIXe siècle, la langue a absorbé rapidement plusieurs termes et expressions anglophones.<sup>9</sup>

Cette langue dynamique, qui fut porteuse notamment d'un riche folklore et de l'humour juif, a connu de nombreux rebondissements au cours de son évolution : de son émancipation première de son statut de « langue du ghetto » durant la deuxième moitié du XIXe siècle, période de la Haskalah (les Lumières juives), au cours de laquelle elle connut une effervescence croissante, grâce aux grands auteurs que furent I. L. Peretz, Sholem Aleichem et Mendele Mokher Sforim, à sa disparition progressive au XXe siècle depuis la Shoah, le yiddish a connu un destin pour le moins mouvementé. Celui-ci, on le sait, s'est ouvert sur une fin tragique (Ertel IX-CI). La destruction du Yiddishland, terme désignant le grand foyer de la culture yiddish en Europe qui ne fut jamais assigné à un territoire précis, mais qui se répandit dans tous les pays du continent, condamna la langue à sa perte. Par la suite, il fallut attendre trois décennies pour que la langue acquière une véritable reconnaissance internationale, grâce à l'attribution, en 1979, du Prix Nobel de littérature à Isaac Bashevis Singer. Or, malgré cette situation, la disparition massive des locuteurs et l'assimilation des Juifs aux cultures dominantes de leurs pays d'adoption, deux phénomènes caractéristiques du XXe siècle, ont réduit considérablement le lectorat de la littérature yiddish dans l'ensemble de la diaspora. Dès les années 1950, c'est par le biais de la traduction que les œuvres écrites en yiddish, y compris celles de Singer, ont été rendues accessibles au plus grand nombre. En ce sens, la traduction est dorénavant essentielle à la diffusion de la littérature yiddish.

Jadis créateur et florissant, le yiddish a aujourd'hui disparu en tant que langue de communication dans le monde juif séculier. Et pourtant, nombreuses sont les grandes bibliothèques et les archives du monde entier où sont logés par centaines, voire par milliers, les ouvrages publiés, périodiques, journaux et manuscrits écrits dans cet idiome.<sup>10</sup> Face à la disparition massive de ses locuteurs depuis le dernier demi-siècle, d'une part et, d'autre part, compte tenu de la rareté actuelle des traducteurs du yiddish qui sont en mesure d'assurer sinon une « relève », du moins une forme de transmission (ces derniers sont associés à des centres tels que Medem, la maison de la culture yiddish à Paris

---

<sup>9</sup> Un exemple intéressant de cette situation est le qualificatif « *allrightnik* », issu de l'anglais « *all right* », qui désigne les individus ayant accédé au succès financier et social en Amérique du Nord. Voir Israël Medresh, *Le Montréal juif d'autrefois*, traduit par Pierre Anctil, Sillery : Septentrion, 1997.

<sup>10</sup> Pour une évocation romanesque, lire Gilles Rozier, *D'un pays sans amour*, Paris: Grasset, 2011.

et, plus récemment, au National Yiddish Book Center à Amherst), la langue vernaculaire des Juifs ashkénazes, ainsi que la littérature qu'elle a produite, sont dorénavant menacées de sombrer massivement dans l'oubli. C'est là un défi colossal : qu'il s'agisse d'une entreprise de réparation ou de valorisation du patrimoine juif dans un espace interculturel, voire d'un simple désir de rendre accessible au plus grand nombre certains pans de la littérature yiddish, ce travail s'effectue dorénavant à rebours et il s'accompagne souvent d'un sentiment d'urgence. Car le temps, on le devine, est déjà plus que compté. En ce sens, l'épreuve du temps est certainement le défi le plus important que rencontre le yiddish de nos jours.

### Trajets diasporiques à l'ère postvernaculaire

Depuis les années d'après-guerre, le yiddish est donc entré dans une nouvelle phase de son histoire, assombrie par le spectre de la Shoah. Si l'une des caractéristiques les plus étonnantes de cet idiome est, sans nul doute, sa capacité intrinsèque de se réinventer constamment au fil du temps, suivant les nombreuses difficultés et les épreuves rencontrées, il est intéressant de remarquer que depuis les dernières décennies, ce phénomène s'est répété, mais d'une manière différente : en parallèle au déclin dramatique de la langue, le nombre de productions académiques, culturelles et artistiques en yiddish – réalisées à la fois par des Juifs et des non-juifs – n'a cessé de croître. Cela, au point où le yiddish est dorénavant entré dans l'ère « post-vernaculaire », au sein de laquelle il n'est plus seulement une langue de communication, mais une culture évoquée par différents médiums qui traverse les disciplines et les frontières. Ainsi que le fait remarquer le théoricien Jeffrey Shandler dans son ouvrage *Adventures in Yiddishland. Postvernacular Language and Culture* :

Though perceived largely in terms of loss, the current state of Yiddish – increasingly self-conscious, contingent, and tenacious – has also opened up new cultural possibilities for the language. Indeed, the symbolic values invested in Yiddish have expanded greatly and have done so precisely because of the prevailing sense that it is no longer what it once was, with this disparity inspiring innovation. (20)

Bien qu'elle soit de plus en plus répandue, une telle perception de la langue yiddish ne fait pas l'unanimité, loin de là. Pour plusieurs, le yiddish renvoie à une époque révolue, d'où émane un sentiment de nostalgie et de perte inéluctable, celle d'une culture florissante datant des années précédant la Seconde Guerre en Europe et dans la diaspora. Charriant son lot de pertes et d'imageries parfois folkloriques associées à la vie d'autrefois, le yiddish se prête difficilement, de manière concrète, à des projections dans le futur.

Ainsi, le médium des Ashkénazes a souvent été qualifié de « langue mourante » (*dying language*), voire de « langue de mort » (*language of death*) par les survivants de la Shoah eux-mêmes, ainsi que par certains chercheurs et écrivains. Pour d'autres, le yiddish est intimement lié aux cendres et à la fumée, c'est-à-dire à la destruction des Juifs dans les camps de concentration durant la Seconde Guerre mondiale (Robin), ou encore à l'espoir trahi au début de l'après-guerre, comme l'évoque le titre d'un ouvrage édité par Irving Howe et Eliezer Greenberg, *Ashes Out of Hope*, qui s'intéresse aux écrivains yiddish

soviétiques ayant été assassinés lors des purges staliniennes durant l'été 1952.<sup>11</sup> Contre une telle vision, le linguiste français Claude Hagège fait remarquer dans son ouvrage *Halte à la mort des langues* qu'il est galvaudé et mauvais d'associer le yiddish strictement à la mort. Selon lui, « Une volonté existe de rendre une vie réelle au yiddish. Le XXI<sup>e</sup> siècle dira si cet embryon de renaissance annonçait un retour, ou si ce n'était qu'un rêve » (n.p., *lettresdisrael.over-blog.com*).

De manière plus nuancée, qui demeure réaliste tout en évitant les stéréotypes, l'écrivain britannique Anthony Lerman affirme qu'il s'agit d'une « langue qui défie la mort » (n.p.) (« *a death-defying language* ») ayant fait l'objet depuis quelque temps d'un revival. À cela, il faut ajouter que pour d'autres encore, le yiddish est le symbole d'une vie communautaire qui fut, à certains égards, une véritable source d'oppression. À ce sujet, le traducteur littéraire canadien Lazer Lederhendler s'exprime dans les termes suivants :

J'appartiens à une espèce en voie d'extinction, soit la génération de ceux dont les premiers mots, les premières chansons et les premiers livres étaient en langue yiddish; ceux dont les premiers contacts avec le monde se sont faits dans cette langue; ceux dont l'enfance et l'adolescence baignaient dans la culture yiddish séculière. Personnellement, le moment de rupture où le yiddish a cessé de fonctionner comme interface entre vie intérieure et vie extérieure, c'est-à-dire comme langue traductrice de l'existence, je l'ai vécu pour tout dire dans la colère et le chagrin de mon rejet, à l'aube de l'âge adulte, d'une vie communautaire devenue étouffante pour moi. Aussi me suis-je résigné, non sans mélancolie, à voir la civilisation yiddish reléguée tôt ou tard au domaine muséal de la nostalgie, du folklore et, inéluctablement, de l'oubli. (10)

Pourtant, les « nouvelles possibilités culturelles de la langue » (« *new cultural possibilities for the language* ») que souligne Shandler dans l'extrait cité auparavant allaient insuffler au yiddish une seconde vie, et cela, dans plusieurs espaces culturels. Ce fut le cas, on le devine, à Montréal, une situation propice à engendrer la surprise : « Dès lors, affirme encore Lederhendler, quel ne fut pas mon émerveillement lorsque j'ai constaté, il y a déjà plusieurs années, que la modernité yiddish montréalaise, au lieu de s'engouffrer dans la voie de garage annoncée, avait bifurqué vers celle d'une certaine postmodernité » (10). Fait intéressant, les nouvelles possibilités culturelles du yiddish sont intrinsèquement liées à son caractère « postvernaculaire ». Car si le yiddish n'est plus la langue de communication des Juifs séculiers depuis plusieurs décennies, il fait appel, plus que jamais au cours des époques antérieures, à l'imagination et à la fantaisie. En ce sens, la postvernacularité doit être entendue comme un « phénomène relationnel » qui s'établit dans une certaine distance face à son ancien caractère « vernaculaire » et avec une sensibilité à l'égard de celui-ci. Comme l'explique Shandler,

The term postvernacular relates to Yiddish in a manner that both is other than its use as a language of daily life and is responsive to the language having once been a widely used Jewish vernacular. Postvernacularity is, therefore, a relational phenomenon. It always entails some awareness of its distance from vernacularity, which is usually contemplated in terms of retrospection – even

---

<sup>11</sup> Un autre ouvrage qui s'intéresse à cette situation, mais d'un point de vue personnel, est *L'amour du yiddish. Écriture juive et sentiment de la langue (1830-1930)* de Régine Robin, Paris: Éditions du Sorcier, 1984.

as vernacular Yiddish continues to be maintained by Jewish communities around the world. (22)

En somme, tandis que le regard rétrospectif des uns est teinté de nostalgie et de tristesse, la postvernacularité établit un lien dynamique entre ce qu'il convient d'appeler « l'héritage du yiddish » et le tournant du XXI<sup>e</sup> siècle, de manière à déjouer les enjeux mortifères associés au déclin de la langue pour raviver ses forces intrinsèques.

Il y a lieu ici d'établir un lien entre la postvernacularité du yiddish et la postmémoire, notion inventée par Marianne Hirsch pour décrire la relation que la deuxième génération de survivants de la Shoah entretient avec le trauma que cet événement représente, et dont ils ont pris connaissance durant l'enfance par le biais d'images, de récits et d'attitudes dont ils ont été témoins. Pour Hirsch, la postmémoire

describes the relationship that the « generation after » bears to the personal, collective, and cultural trauma of those who came before-to experiences they “remember” only by means of the stories, images, and behaviors among which they grew up. But these experiences were transmitted to them so deeply and affectively as to seem to constitute memories in their own right. Postmemory's connection to the past is thus actually mediated not by recall but by imaginative investment, projection, and creation. (*postmemory.net*)

Tandis que la postmémoire est profondément associée au trauma et au deuil qui ont été transmis aux individus appartenant à la deuxième génération, la postvernacularité est plus intimement associée à la langue et à la culture yiddish et à l'héritage qu'elles représentent non seulement pour les descendants des yiddishophones, mais en tant que patrimoine collectif mondial. La postmémoire renvoie avant tout à la transmission du traumatisme: c'est notamment grâce aux œuvres des survivants de la Seconde Guerre mondiale que les descendants parviennent à se représenter le passé. Le terme « postvernaculaire », quant à lui, comporte une signification plus vaste : il rejoint à la fois les descendants des yiddishophones et les *goyim* qui intègrent des éléments particuliers de cette culture dans leurs travaux et dans leurs créations, y compris le trauma de la Shoah qui s'inscrit au cœur de l'héritage contemporain de la langue yiddish. Dans les deux cas, cependant, ces concepts convoquent le travail de l'imaginaire et de la création qui permet de réinvestir certains aspects de la vie et de la culture juives, tel qu'elles existaient en Europe avant la Seconde Guerre mondiale.<sup>12</sup>

Pour les *goyim* (non-juifs) d'ici et d'ailleurs, le yiddish représente avant tout un héritage culturel. À l'instar des Juifs de la « deuxième génération », mais d'une manière très différente, le yiddish fait l'objet pour ceux-ci d'une transmission « en creux ».<sup>13</sup> Si, comme le soutient Shandler, la postvernacularité émerge d'une expérience particulière de l'espace, celle d'un monde disparu qui demeure

---

<sup>12</sup> Un excellent exemple de cette situation est l'ouvrage de Barbara Kirshenblatt-Gimblett intitulé *They Called Me Mayer July. Painted Memories of a Jewish Childhood in Poland before the Holocaust*, illustré par Mayer Kirshenblatt, Oakland, University of California Press, 2007.

<sup>13</sup> À propos de la transmission « en creux », voir notamment René Kaës, *La parole et le lien, processus associatifs dans les groupes*, Paris, Dunod, 1994 et Caroline Andriot-Saillant (dir.), *Paroles, langues et silences en héritage. Essai sur la transmission intergénérationnelle aux XX<sup>e</sup> et XXI<sup>e</sup> siècles*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2009.

inconnu, tout en étant intensément présent, il en va de même de ce que j'appellerai ici la « postvernacularité québécoise », à savoir les multiples formes de savoir et de création par lesquelles le yiddish s'exprime aujourd'hui dans une ville comme Montréal. De manière quasi allégorique, le Montréal yiddish se présente à la fois comme une ville historique, une ville imaginaire, une ville clandestine, fragmentée et foncièrement ouverte sur le monde (Ringuet *À la découverte*). À travers les institutions de recherche et de culture de la métropole tout autant que dans la rue, cette postvernacularité permet d'approfondir son histoire et de raviver la mémoire juive qu'elle accueille, en lui conférant une couche de sens supplémentaire, d'ordre collectif.<sup>14</sup> Traduire du yiddish implique donc, d'entrée de jeu, un constant déplacement des frontières qui inaugure une trajectoire diasporique, ainsi qu'un investissement intellectuel rehaussé de sensibilité, dans cette « postvernacularité » qui concourt à la préservation vivante de la langue.

### Perdu dans la ville, trouvé dans les archives

« In translation, Jewish culture is not lost but found » (92), écrit encore Jeffrey Shandler. Une telle affirmation est pour le moins intéressante : en plus de remettre en cause l'une des grandes doxas concernant la traduction, le célèbre adage *traduttore, traditore* (« traduire, c'est trahir »), elle valorise la traduction en tant que moyen privilégié d'accéder à la culture juive et de la découvrir. En outre, cette citation fait écho, de belle manière, à un moment fondateur du dialogue interculturel entre Juifs et francophones dans l'espace québécois.<sup>15</sup> C'est en effet grâce à la traduction du yiddish que l'on a dorénavant accès à des pans entiers de la culture que les Ashkénazes ont implantée au Québec; une culture qui, selon l'intellectuel David Roskies, représente à Montréal « une expérimentation utopique » (22-38) (« *a utopian experiment* »), tant les institutions communautaires juives qui ont permis son déploiement ont été érigées rapidement, dès l'arrivée des premiers immigrants au début du XXe siècle. Or il faut rappeler que ces aventures ont commencé dans un lieu précis : les archives. Tandis que le yiddish était « perdu » dans la ville, effacé, oublié, tout en affirmant encore sa présence par le biais d'échos et de résonances, il fut en effet « trouvé » dans les archives de la Bibliothèque publique juive de Montréal, grâce à une initiative de l'historien et David Rome. Au début des années 1980, celui-ci invita Pierre Anctil, alors un jeune anthropologue, à visiter les lieux. De sa rencontre avec Rome, Anctil se remémore que celui-ci avait attiré son attention sur les ouvrages en yiddish ainsi :

Not everything that happened in Montreal was in English or French, [... dit-il], and the first generation that arrived from Eastern Europe brought with it a language and a culture that for one or two generations was the primary vehicle for the literary aspirations at the heart of the Montreal Jewish community. (55)

---

<sup>14</sup> À ce sujet, voir Maurice Halbwach, *La mémoire collective*, Paris : Presses universitaires de France, 1950.

<sup>15</sup> À l'extérieur des cercles religieux, les premières initiatives ayant favorisé le dialogue interculturel au Québec sont associées au Cercle juif de langue française et à l'organisme Dialogue Saint-Urbain, auxquels ont participé plusieurs intellectuels, écrivains et artistes durant la deuxième moitié du XXe siècle. Voir notamment Jacques Langlais et David Rome, *Juifs et Canadiensfrançais. 200 ans d'histoire commune*, Montréal : Fides, 1986.

Ce qui fut alors découvert était moins un monde englouti qu'un univers fantastique, tissé d'histoires et de récits fortement ancrés dans la métropole québécoise. Comme l'écrivit plus tard l'écrivain et essayiste Pierre Nepveu, « mon espace montréalais se trouve investi par un véritable *roman du yiddish*, un roman plein de péripéties, de nostalgie, de désir, de pertes et de retrouvailles » (74).

Les aspirations littéraires mentionnées par Rome avaient donné lieu à une éclatante productivité, un phénomène dont les archives en yiddish, à Montréal comme dans plusieurs capitales, rendent compte depuis des décennies. Elles sont constituées d'un nombre important de journaux, de correspondances, de manuscrits de poésie et d'essais, de chroniques, de photographies, mais aussi de découpages, de billets de théâtre, d'invitations à des événements littéraires, d'affiches de réunions syndicales et de mouvements de gauche, etc. Les archives démontrent que la culture juive locale, récemment implantée, entretient des liens rigoureux avec les communautés juives d'Europe, mais aussi avec celles des États-Unis (New York), de l'Amérique du Sud (Buenos Aires), de l'Afrique du Sud et de la Nouvelle-Zélande... ainsi que celles de Toronto et de Winnipeg. À cela, il faut ajouter les liens que certains individus entretiennent avec les autorités canadiennes, par exemple durant les années 1930, période sombre de l'histoire contemporaine s'il en est, lorsque certains tentent de venir en aide à leurs compatriotes demeurés en Europe afin qu'ils obtiennent des visas d'émigration pour échapper aux sévices de l'antisémitisme et à la Seconde Guerre.<sup>16</sup> Ces exemples donnent une brève idée de la richesse des archives juives, lieu de « dépôt » par excellence de la culture yiddish aujourd'hui, et de la complexité du travail qui attend celui ou celle qui entreprend de les examiner. Ce dernier doit constamment naviguer entre passé et présent, en suivant la trajectoire empruntée par les auteurs, d'un pays à l'autre, de la ville nord-américaine au *shtetl*, au « Paris du Sud » ou à la ville blanche; et, dans la matérialité, il « voyage » du manuscrit à la coupure de presse, en s'intéressant aux différentes formes d'écriture qu'elle comporte, du tapuscrit à lettre écrite à la main (celle-ci étant parfois truffée de régionalismes ou d'archaïsmes) dans une calligraphie tantôt fuyante, tantôt particulièrement élégante.

Mais il y a plus. Ces exemples lèvent aussi le voile sur un aspect fondateur de cette démarche, à savoir que dès le départ, le travail du traducteur du yiddish au Québec est ancré dans la fréquentation assidue des archives. Si toute forme d'archive est, par nature, propice à engendrer un sentiment « océanique » chez celui qui y travaille, ainsi que l'a fait remarquer avec justesse l'historienne Arlette Farge (1989) à propos des archives judiciaires en France, les archives en yiddish recèlent un potentiel d'envahissement plus imposant encore, puisqu'un seul paragraphe, si ce n'est une seule ligne d'écriture, peuvent nous transporter dans un espace inconnu qui résiste à la compréhension, au point où il semblera foncièrement illisible. Au-delà des vacillements, des oscillations et des tentatives de chavirer, il faut garder le cap, malgré les énigmes et les points d'ombre qui distraient le regard, parfois jusqu'à enfermer une journée, voire une semaine de travail dans des « cieux parsemés de ténèbres ». Tôt ou tard, l'éclaircie se fera, et le texte, arraché à son classement habituel, sera

---

<sup>16</sup> L'on sait que le Gouvernement de Mackenzie King ferma ses portes à l'immigration juives durant les années 1930. Voir à ce sujet l'ouvrage canonique d'Irving Abella et Harold Troper, *None is Too Many. Canada and the Jews of Europe, 1933-1948*, Toronto: Key Porter Books, 2002 [1983].

dessaisi de la froideur de l'étagère de métal sur lequel il repose depuis un temps incalculable. Une fois dévêtu du carton dans lequel il a été inséré jadis, parmi d'autres papiers, il sera ramené soudain dans un présent incarné par celui ou celle qui en déplie soigneusement les pages, puis sortira de l'austère ambiance de repos dans lequel il était plongé depuis si longtemps, pour se donner enfin à lire.

Mais sortons des archives un instant, et revenons à la rue. Dans l'espace québécois, le yiddish est une langue à la fois toute proche et lointaine, constamment en train d'apparaître, de se dissimuler et d'échapper. Sont-ce ces caractéristiques qui la rendent si fascinante ? Ainsi que le rappelle encore Pierre Nepveu :

Dans le contexte montréalais, le yiddish est une langue qui ne cesse d'affleurer sur le monde de l'allusion et de la référence. ... Le yiddish n'est jamais neutre : tantôt, il est comme ici l'indice d'une aliénation, d'une inaptitude à lire la ville ; à un autre moment, il est porteur de tensions et de conflits, ou il se charge de mémoire et d'émotion sur un fond d'existence communautaire. (72)

Si elle se perd dans la ville en échos, traces et résonances ; si elle trouve un véritable foyer dans les archives, cette langue « errante », ainsi que la qualifie Baumgarten, se mesure à sa capacité d'habiter les espaces et les cultures tout en échappant à la maîtrise du plus grand nombre. Ainsi, dans une certaine mesure, la traduction littéraire du yiddish vers le français permet de transcender cette inaptitude à lire la ville que la langue évoque, de manière à en rendre au monde les couleurs, les nuances, les tensions et les inflexions.

## Traduit du Yiddish. Nouvelles aventures linguistiques au Québec

### Genèse

C'est dans ce contexte pour le moins intéressant, où le travail de recherche et de traduction est alimenté par la vie urbaine de manière à engendrer d'incessants va-et-vient de la rue aux archives, qu'a émergé la traduction du yiddish vers le français au Québec. S'agissant d'un phénomène créateur et inattendu datant de la fin du siècle dernier, il défiait alors le mouvement dominant vers l'anglais<sup>17</sup> qu'avaient emprunté les premiers immigrants juifs et leurs descendants, et qui était bien amorcé lorsqu'une Rachel Korn ou une Chava Rosenfarb, poétesses yiddish de renom, arrivèrent dans la ville après la Seconde Guerre. Car si le passage vers l'anglais était la voie de transmission la plus naturelle qui s'offrait au yiddish, pour ne pas dire la voie *unique*, la traduction de la littérature yiddish vers l'anglais n'a donné lieu qu'à quelques rares réalisations. Isolées les unes des autres le plus souvent, et détachées d'un projet d'ensemble qui aurait pu assurer la continuité de la démarche sous-jacente, celles-ci se sont heurtées à une faible popularité. Certes, quelques écrivains ayant eux-mêmes reçu le yiddish en tant que *mame-loshn* ou langue maternelle, ont œuvré, dès les années 1950, à traduire vers l'anglais certains auteurs de langue yiddish : ce fut le cas, notamment, de Miriam Waddington et d'Abraham Moses Klein, qui tous deux

---

<sup>17</sup> Fait important, l'origine de ce passage vers l'anglais remonte à la loi de 1903, d'après laquelle tout individu de confession non-chrétienne était exclu du système scolaire catholique au Québec, et assimilé au système scolaire protestant.

traduisirent le grand poète Jacob-Isaac Segal.<sup>18</sup> En outre, Klein a traduit deux autres auteurs yiddish : Hirsch Wolofsky, le fondateur de la presse yiddish de Montréal, *Der Keneder Odler*, et Israël Rabinovitch, le directeur du journal (de 1924 à son décès en 1964) qui était aussi un musicologue amateur. Mais comme l'heure était à l'affirmation, au milieu du siècle dernier, d'une identité nord-américaine chez les jeunes générations de Juifs, le yiddish fut, de manière générale, délaissé : il demeurait avant tout la langue des immigrants, ces parents et grands-parents qui n'avaient pas assimilé entièrement les us et coutumes de leur nouveau pays, et qui faisaient preuve de maladrotesse en parlant leur langue d'adoption avec un lourd accent teinté des couleurs désuètes de l'Ancien Monde.<sup>19</sup>

Il fallut attendre plusieurs années avant de voir émerger de nouvelles traductions vers l'anglais, dont les plus connues demeurent, à ce jour, un ouvrage de poésie de Rachel Korn, *Paper Roses* (1985), traduit par Seymour Levithan; le recueil *Night Prayer and Other Poems* (1993) de Melech Ravitch, traduit par Rivka Augenfeld et adapté par Seymour Mayne, ainsi que le recueil de nouvelles *Survivors* (2005), le roman *The Tree of Life* (2004, 2005) et le recueil de poèmes *Exile at Last : Selected Poems* (2013) de Chava Rosenfarb traduits par sa propre fille, Goldie Morgentaler. À cela s'ajoutent encore quelques anthologies nordaméricaines de littérature des femmes, dans lesquelles sont traduits quelques extraits des principales poètes et écrivaines de Montréal (Ida Maze, Rachel Korn, Chava Rosenfarb) et, plus récemment, une anthologie canadienne, qui suit la même orientation : *The Exile Book for Yiddish Women Writers* (Exile Press, 2012). Du côté francophone, une douzaine de traductions du yiddish ont été réalisées par l'anthropologue Pierre Anctil : depuis la publication de *Poèmes yiddish* de Jacob-Isaac Segal aux Éditions du Noroît en 1992, jusqu'à la parution de la biographie touffue du poète aux Presses de l'Université Laval en 2012, plusieurs ouvrages à caractère historique, journalistique et sociologique, ainsi qu'un dictionnaire de la littérature yiddish et hébraïque ont paru en français.<sup>20</sup>

Tout en insufflant une nouvelle vie au yiddish, les traductions qui ont été réalisées vers le français ont permis d'ériger de nouveaux ponts entre deux cultures qui s'étaient côtoyées tout en se tournant le dos pendant plusieurs décennies à Montréal. Or, il est intéressant de souligner que la présence sous-estimée de cette langue vernaculaire et de la culture qui s'y rattache a fait éclater le schème des dualités culturelles entre dominant/dominé, de manière à déjouer ce que Sherry Simon appelle l'« optique de distanciation » (*Villes* 206) dans laquelle s'est élaborée la traduction entre les communautés francophone et

---

<sup>18</sup> Klein traduisit également un ouvrage sur la musique par Israël Rabinovitch et les mémoires de Hirsch Wolofsky. Par la suite, ce dernier ouvrage a été traduit vers le français par Pierre Anctil sous le titre *Mayb lebns rayze. Un demi-siècle de vie yiddish à Montréal et ailleurs dans le monde* (Sillery, Septentrion, 2000).

<sup>19</sup> À ce sujet, voir le roman *Aaron* d'Yves Thériault (1954), dans lequel le personnage du grand-père (*zayde*) illustre cette situation.

<sup>20</sup> Ces ouvrages, qui abordent l'histoire juive communautaire et littéraire de Montréal, comprennent notamment la poésie de Jacob-Isaac Segal, les chroniques du journaliste Israël Medresh, ainsi que les mémoires de Hirsch Wolofsky, Sholen Shtern et Hershl Novak, et le dictionnaire des écrivains yiddish et hébraïques de Fuks.

anglophone dans la ville, à savoir que « les passages à travers la ville, les efforts déployés pour créer des amitiés, des liens, ont surtout eu pour effet de révéler le fossé entre les communautés dans leur ensemble » (206). Cette situation a aussi permis de révéler l'existence de « trois modernités » en présence – française, anglaise et yiddishophone –, dont les interactions et les trajectoires se sont, par moments, imprégné les unes aux autres. Par ailleurs, ce n'est que récemment que le français a pu s'imposer comme langue de traduction à Montréal, en particulier celle d'une histoire juive qui est longtemps demeurée l'apanage des historiens anglophones. En ce sens, comme l'expose Simon,

L'acte traductionnel de Pierre Anctil ne tient pas d'un simple geste de transmission; il ne se limite pas à poser le passé sous le regard du présent. Puisque le yiddish était la langue des Juifs qui ont immigré à Montréal au début du XXe siècle, la ville qu'ils ont connue était une ville « triangulaire », dominée par l'anglais. Les Canadiens français et les Juifs avaient peu de contacts culturels véritables, même s'ils vivaient côte à côte. Tant le yiddish que le français étaient à l'époque des langues « identitaires », des langues « internes » accusant l'identité du locuteur au moins autant que l'information transmise. Or, la relation triangulaire a fait place à une voie de communication directe. La traduction possède ici le pouvoir d'un acte de transformation qui donne naissance à une nouvelle réalité. Du simple fait de son existence, la traduction établit un lien entre deux cultures, deux langues, et consomme une sorte d'union entre elles. (*Traverser* 160)

### Aventures dans la traduction

C'est donc dans une telle aventure que j'ai plongé à mon tour, en préparant l'anthologie *Voix yiddish de Montréal*, le numéro 139 de la revue *Moebius* (2013), pour lequel j'ai traduit une vingtaine de textes (poésie, essai, mémoires, etc.) du yiddish vers le français. Dans le cadre de ce travail, qui faisait suite à la publication de mon ouvrage de synthèse *À la découverte du Montréal yiddish* et qui s'inscrivait dans les suites d'une recherche postdoctorale sur les écrivains yiddish de Montréal,<sup>21</sup> je me suis heurtée moi-même à un certain nombre de défis et de difficultés, dont j'aimerais rapporter ici les plus importants, afin de définir les enjeux de cet acte traductionnel, et de situer celui-ci dans l'histoire de la traduction littéraire au Canada au début du XXIe siècle.

On le constate : un tel projet d'anthologie aurait pu faire l'objet d'un groupe de recherche qui aurait mobilisé les énergies de chercheurs et de traducteurs pendant plusieurs années. Pour ambitieux qu'il soit, il me semblait être l'étape nécessaire qui faisait suite aux efforts de traduction, ainsi qu'à mon ouvrage de synthèse publié en 2011 : après avoir brossé le portrait, de manière partielle, puis globale, du Montréal yiddish, il fallait maintenant présenter aux lecteurs francophones un panorama des textes de la littérature yiddish traduits dans leur langue. Afin de rendre ce projet réaliste, il fallait donc établir des paramètres méthodologiques précis. Mon idée de départ était la suivante : réunir les textes d'une douzaine d'écrivains qui avaient marqué leur époque par la qualité et l'originalité de leur production et par leur participation active à la vie

---

<sup>21</sup> Ce projet intitulé « Pluralisme culturel à Montréal. Les écrivains yiddish », a été appuyé par une bourse postdoctorale du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH) et il s'est déroulé à l'Université d'Ottawa de janvier 2007 à décembre 2008.

littéraire et culturelle en yiddish à Montréal. Pour donner un aperçu de leur production, il fallait intégrer plusieurs genres littéraires : non seulement la chronique ou la nouvelle, mais aussi la poésie, le roman, les mémoires. En prenant connaissance des anthologies de littérature yiddish américaines qui avaient déjà été publiées, je remarquais que celles-ci étaient centrées sur les femmes, d'une part, et d'autre part, qu'elles comprenaient presque exclusivement des nouvelles et des récits. C'est d'ailleurs dans le même esprit qu'a été conçue l'anthologie canadienne *The Exile Book of Yiddish Women Writers* publiée 2013 : ni les auteurs masculins ni une diversité de genres littéraires n'y sont inclus.

D'entrée de jeu, il m'est apparu crucial de donner aux femmes écrivaines la place qui leur revient. Si elles sont pratiquement absentes de la scène littéraire avant les années 1930, inscrire leur présence dans cet ouvrage s'est révélé primordial, d'autant que les traductions vers le français qui avaient été réalisées jusqu'à présent s'intéressaient surtout aux auteurs masculins. Comme toute autre littérature, celle des Ashkénazes devait être révélée à travers la variété de ses voix, de ses formes, de ses genres et de ses sujets de prédilection. Comme une dizaine de traductions du yiddish vers le français avaient déjà été réalisées, une première étape du travail a consisté à faire une sélection d'extraits de ces textes, dont certains illustrent de grands thèmes du judaïsme traditionnel (tels le roman de Yehuda Elberg et la poésie de Jacob-Isaac Segal) et d'autres racontent les débuts de la vie yiddish à Montréal (telles que les chroniques d'Israël Medresh et les mémoires d'Hirsch Wolofsky). Une fois cette portion du travail terminée, il fallait choisir dans la langue originale un nombre important de textes à traduire : ajoutés aux premiers, ceux-ci allaient donner une vision d'ensemble de l'esprit si caractéristique de cette littérature, en révélant ses formes et ses genres diversifiés. Au total, une vingtaine de textes ont été retenus, d'une longueur variant entre une et douze pages chacun. Comme je possédais déjà une petite collection d'ouvrages en yiddish, que j'avais constituée dans un esprit benjaminien, je les ai examinés attentivement, tout en faisant des recherches dans les archives juives : d'abord, à Montréal, à la Bibliothèque publique juive et au Congrès juif canadien; puis, à New York, au YIVO, où j'ai dépouillé le fonds d'archives canadien; enfin, à Jérusalem, à la Bibliothèque nationale d'Israël, où sont logées les archives imposantes de Melech Ravitch, écrivain qui joua un rôle de premier plan à Montréal dès son arrivée en 1941, jusqu'à son décès en 1976. Cette recherche dans les archives fut une étape essentielle de mon travail.

Au fil de sa réalisation, j'ai rencontré certaines difficultés. La première fut la suivante : devant l'abondance du matériel, comment choisir les textes ? Sur quels outils m'appuyer ? Puisque les textes d'un seul auteur se trouvent parfois dans différents fonds d'archive (par exemple à Montréal, Buenos Aires et Jérusalem) ou encore, que certains auteurs ont constitué un fonds d'archives personnelles très volumineux (tel celui de Ravitch qui s'étend sur plusieurs kilomètres, une fois ses très nombreux documents disposés côte à côte), cette entreprise devenait très complexe. Ici encore, cette situation était propice à développer un sentiment « océanique » devant le travail à accomplir, de manière exponentielle. Mais n'était-ce pas, au fond, une expérience commune à bon nombre de chercheurs qui travaillent dans les archives ? Comme le souligne

Farge, « [l'archive] est difficile dans sa matérialité. Parce que démesurée, envahissante comme les marées d'équinoxes, les avalanches ou les inondations » (10). Or j'avais en main deux précieuses ressources : les traductions déjà disponibles, ainsi que le dictionnaire biographique de Fuks, *Cent ans de littérature yiddish et hébraïque au Canada*. Ce dernier ouvrage fut une aide précieuse, puisque chacune de ses entrées à propos des différents auteurs est suffisamment étoffée pour donner au lecteur une idée sommaire de la production entière de ces derniers. Un tel outil fut indispensable dans le travail de sélection des textes. À cela s'ajoutent aussi les revues littéraires, dont au premier chef *Montreal, Nyuanscn* [Nuances] et *Royerd* [Terre vierge], que j'ai parcouru en entier, et dont la durée de chacune s'étend sur une période assez brève, qui varie entre deux à cinq ans. Ces revues étant associées principalement aux plumes littéraires, telles celles de Jacob-Isaac Segal, Ida Maze et Rachel Korn, elles permettaient d'identifier plus facilement les écrivains de premier plan de l'ensemble des écrivains qui furent surtout des journalistes et des activistes sociaux.

À cette première difficulté s'en ajoutait une autre, que je qualifierais de « colossale » : l'absence d'écoles de traduction et de milieu institutionnel organisé pour traduire du yiddish vers le français au Québec. Fait à signaler, cette absence de traditions fait écho, dans une certaine mesure, à la manière dont le yiddish s'est développé en Europe centrale et orientale au fil des siècles : à la jonction de plusieurs langues, le yiddish était associé à un nombre important de dialectes et de variantes phonétiques, tout en intégrant, selon les régions, des emprunts linguistiques aux langues environnantes. Cette évolution complexe recouvrant un nombre de variantes important a fait en sorte que, pendant plusieurs siècles, le yiddish a été dépourvu de grammaire. Il a fallu attendre le XXe siècle, plus précisément les années 1930, pour que cette langue vernaculaire soit enfin dotée d'une orthographe et d'une grammaire standardisées, grâce au linguiste letton Max Weinreich, l'un des fondateurs et directeurs du YIVO à Vilnius (Yidisher visnshaftlekher institut, aujourd'hui l'Institute for Jewish Research à New York). Mais ici se dresse l'écart entre les outils de la linguistique et ceux de la traduction : si le yiddish standardisé est devenu un repère terminologique de première importance pour quiconque s'intéresse à la langue, il reste que la traduction du yiddish vers le français s'ouvre sur un spectre de possibilités quasi infinies, et face auxquelles le traducteur en quête de modèles peinera à la tâche. En Amérique du Nord, on le conçoit aisément, la vaste majorité des programmes d'enseignement et de recherche en yiddish (à l'exception des programmes d'été, ils sont peu nombreux, et de moins en moins fréquentés) s'appuient sur une tradition anglophone et américaine. Pour le traducteur francophone, il faut donc passer par l'anglais pour s'acheminer, dans un mouvement de retour, vers le français. Par exemple, les dictionnaires utilisés dans les cours de yiddish sont exclusivement ceux d'Alexander Harkavy (1928) et d'Uriel Weinreich (1949), à savoir des dictionnaires yiddish anglais. Pourtant, il existe un excellent dictionnaire du yiddish vers le français, plus récent, et préparé par Yitshok Niborski (2002), mais celui-ci demeure très peu utilisé dans les cours de yiddish dispensés à l'extérieur de la France.

Ainsi, tandis que nous disposons, dans l'espace nord-américain, de balises claires et rigoureuses dans la traduction du yiddish vers l'anglais, il n'en va pas de même dans la traduction de cette langue vers le français. Cela soulève immédiatement une question : le yiddish, langue diasporique par excellence, « perméable » aux autres influences linguistiques et culturelles, devrait-il faire l'objet d'une réappropriation « nationale » de la part de ses traducteurs ? Au premier chef, il est évident qu'une telle situation serait absurde. Et pourtant, comme c'est le cas de nombreuses traductions vers le français destinées au lectorat québécois, il y a lieu d'insister ici sur la méprise que pourrait engendrer l'usage de paramètres (vocabulaires, références, etc.) français dans la traduction du yiddish de chez nous. À cet égard, l'exemple canonique des « mauvaises » traductions de Mordecai Richler par des Français demeure fort à propos : toute méconnaissance du contexte dans lequel s'inscrit le yiddish de Montréal serait ici impardonnable. De même, toute volonté de rendre le yiddish dans « un bon français », à savoir celui de la République, se heurterait à un grave écueil, d'autant que le contexte libérateur de l'Amérique représente une fibre essentielle du texte yiddish au Québec, qui aborde souvent l'espace montréalais. Non, le yiddish de l'Amérique ne saurait supporter aucune forme de « répression » associée à la langue française, y compris dans des détails tels que des tournures de phrases ou des expressions. En ce sens, la difficulté que constitue l'absence de tradition au Québec renvoie moins à la langue d'origine et à ses qualités qu'à un aspect universel du travail de traduction : rendre le texte accessible à un lectorat particulier, en respectant son contexte de production et de référence original.

Que faire, alors ? Se tourner vers la France, qui possède sa propre tradition de traduction du yiddish, associée surtout à Medem. La maison de la culture yiddish<sup>22</sup> constitue une étape importante. Cela permet de se familiariser avec bon nombre de textes yiddish, et de repérer déjà ce qui relève d'un certain « style français » sur le plan du vocabulaire et des expressions utilisées, tout autant que dans la manière d'écrire le yiddish translittéré, qui se distingue clairement de la méthode de translittération proposée par le YIVO. Si la qualité de ces traductions est, de manière générale, excellente, il demeure que nous nous heurtons ici à une difficulté générale : comme c'est le cas de toute tradition française, celle-ci ne peut être « exportée » directement dans un autre espace culturel de la francophonie, sans que le résultat en souffre à divers degrés. Ainsi, l'on devra parfois se frotter à plusieurs dictionnaires afin de saisir le sens d'un précis mot, qui variera selon les contextes. Par exemple, examiner les divergences entre un texte de Sholem Aleichem translittéré selon la méthode américaine, d'un côté, et française, de l'autre, permettra de mesurer l'écart quasi abyssal entre les différentes possibilités d'interprétation auxquelles se prête la langue elle-même.

Traduire du yiddish vers le français à Montréal représente donc une tâche complexe, qui exige la réalisation, en parallèle, d'un imposant – et fascinant – travail d'archéologie textuelle. Or, l'une des surprises que j'ai eues,

---

<sup>22</sup> Je remercie chaleureusement Yitshok Niborski de m'avoir fait visiter la bibliothèque de la Maison de la culture yiddish de Paris en novembre 2014.

une fois mes traductions publiées, fut de constater que, selon certains,<sup>23</sup> le français semble se prêter particulièrement bien à la traduction de cette langue, peut-être même davantage que l'anglais. Dans une réponse personnelle qu'il m'a adressée après avoir reçu un exemplaire de *Voix yiddish de Montréal*, David Roskies écrit : « There is nothing in English (as of yet) that does what you have done, and the French aesthetic is especially well suited to represent the richness and self-pride of Montreal Yiddish culture ».<sup>24</sup> Comme le fait remarquer Roskies, il est vrai que la subtilité de la langue française en fait une langue propice à « rendre » les nuances du yiddish, peut-être mieux que l'anglais.

Une quatrième difficulté importante est ce que je nommerais « l'effet post-Shoah » ou, pour reprendre les termes de la traductrice Rachel Ertel, « le fardeau du yiddish ». D'entrée de jeu, la traduction du yiddish (vers le français ou vers une autre langue) demeure un acte empreint d'une forte charge émotive. Malgré son pouvoir créateur intrinsèque – un pouvoir associé à sa faculté de se réinventer, de devenir postvernaculaire, comme je l'exposais au préalable –, il s'agit d'une « langue assassinée » qui porte les traces du génocide perpétré par les nazis durant la Seconde Guerre mondiale. De nos jours, dans le monde séculier, la langue a disparu ; ainsi, elle est marquée par un trauma collectif qui s'est transmis d'une génération à l'autre. En ce sens, l'on peut dire que cette langue est « *srutim* », terme hébraïque signifiant « écorchée », tout comme le sont, selon l'historien Richard Menkis, les individus qui appartiennent à la seconde génération. Pour cette raison, j'oserais affirmer qu'il faut une certaine dose de *kishkis* (« de cran ») pour faire un tel travail.

Enfin, une cinquième difficulté, qui traverse toutes les autres, réside dans le fait de ne pas être juif ou, plus précisément, de ne pas avoir reçu une éducation juive. Le fait de ne pas avoir reçu le yiddish par voie de transmission intergénérationnelle ou transgénérationnelle, implique une contrepartie de taille : au départ, le traducteur n'a aucun repère pour s'aventurer dans cet univers. Il lui faut donc procéder « en diagonale », c'est-à-dire travailler à construire rapidement un nouveau répertoire linguistique et culturel, et se l'approprier en plongeant directement dans la culture. Non seulement il n'a pas en mémoire des paroles que prononçaient secrètement en yiddish ses parents durant son enfance afin de ne pas être compris ; il ne connaît pas l'alphabet, n'a jamais appris à lire de droite à gauche, ni ne connaît l'univers de référence hébraïque, dans lequel le yiddish nous transporte de temps à autre. Il faut donc tout apprendre à partir de 0. Si cette difficulté exige un travail, celui-ci ne représente pas seulement, malgré les apparences, une « tâche herculéenne » : car la distance qui qualifie d'entrée de jeu le traducteur, dans un tel cas, participera de sa capacité à rendre accessibles cette langue et cette culture, tout en ravivant son intérêt pour un univers détaché d'un trauma personnel et familial. N'étant pas l'héritier direct du fardeau du yiddish, le traducteur-goy a ici une liberté particulière : son trajet n'est pas investi par un sentiment de honte ou de culpabilité ou par le poids accablant des générations antérieures. En somme, traduire du yiddish vers le

---

<sup>23</sup> Je pense en particulier à David G. Roskies, historien et professeur de littérature juive au *Jewish Theological Seminary of America* à New York, et le titulaire de la Sol and Evelyn Henkind Chair in Yiddish Literature and Culture ; et à Annette Segal Zakuta, fille cadette du poète Jacob-Isaac Segal.

<sup>24</sup> Lettre personnelle de David G. Roskies datant du 17 février 2014.

français au Québec implique la « traversée » de plusieurs frontières : aux frontières linguistique et culturelle (et, par moments, religieuse), s'ajoute une frontière associée aux pratiques culturelles et politiques qui imprègnent la littérature yiddish; et une autre, qui relève de la position « minoritaire » que fut celle des Juifs dans la diaspora, ainsi qu'au sentiment d'oppression qui en découle.

En conclusion, la traduction du yiddish permet aux francophones d'avoir accès à une littérature à la fois toute proche et lointaine, qui accorde une place importante à la métropole québécoise et à travers des formes littéraires et un discours résolument moderne. Située à l'ère de la postvernacularité et, plus précisément, au croisement de celle-ci avec la postmémoire, la traduction du yiddish est un acte qui engage le lecteur à découvrir des aspects oubliés de l'histoire culturelle du Québec qui jettent un nouvel éclairage sur le présent. En ce sens, cet acte traductionnel s'inscrit au cœur du projet de constituer une histoire pluraliste du Québec, qui, tout en étant centrée sur la culture canadienne-française, l'enrichit de l'apport de cultures immigrantes qui ont marqué l'évolution et le développement du Québec moderne. Elle permet aussi aux descendants et héritiers du Yiddishland d'avoir accès à un passé dynamique et à une vie littéraire faste qu'ils n'ont pas connus. Enfin, si traduire du yiddish à Montréal rend compte de l'émergence de nouvelles aventures linguistiques au Québec, celles-ci font écho, de manière inversée, à ce que l'on pourrait nommer, avec Shandler, « a very Jewish obsession of interpretation » que l'on retrouvait déjà chez Kafka, Freud et Yerushalmi.

## Bibliographie

- Anctil, Pierre. « Nothing in My Formative Years Indicated That I Might Become a Translator. » *Translation. Honouring Sheila Fishman*. Dir. Sherry Simon. McGill/Queen's University Press, 2013.
- Ertel, Rachel. « La littérature yiddish, une littérature sans frontières. » *Introduction. Royaumes Juifs. Trésors de la littérature yiddish*. Paris : Robert Laffont, coll. « Bouquins », 2008.
- Farge, Arlette. *Le goût de l'archive*. Paris: Seuil, 1989.
- Hagège, Claude. *Halte à la mort des langues*. Paris: Odile Jacob, 2001.
- Hirsch, Marianne. *The Generation of Postmemory : Writing and Visual Culture after the Holocaust*. New York: Columbia University Press, 2012.
- . *Family Frames : Photography, Narrative and Postmemory*. CreateSpace Independent Publishing Platform, 2012.
- . *Postmemory.net*. < <http://www.postmemory.net> >. Avril 2015.
- Hirsh, Marianne et Leo Spitzer. *Ghosts of Home. The Afterlife of Czernowitz in Jewish Memory*. Oakland: University of California Press, 2011.
- Howe, Irvin et Eliezer Greenberg. *Ashes Out of Hope. Fiction by Soviet-Yiddish Writers*. New York: Schocken, 1987.
- Lederhendler, Lazer. « En hommage aux lecteurs et aux lectrices des belles-lettres yiddish. » *Préface. Voix yiddish de Montréal, Moebius 139* (dirigée par Chantal Ringuet). Montréal, 2013.
- Lerman, Anthony. « Yiddish is No Joke ». *The Guardian*. 5 mars 2010. Avril 2015.
- Midal, Fabrice. *Auschwitz, l'impossible regard*. Paris : Éditions du Seuil, 2012.
- Nepveu, Pierre. « Traduit du Yiddish. Echos d'une langue inconnue. » *New Readings of Yiddish Montreal- Traduire le Montréal Yiddish*. Dir. Sherry Simon, Pierre Anctil et Norman Ravvin. University of Ottawa Press: 2006. 72-5.
- Ringuet, Chantal. *À la découverte du Montréal Yiddish*. Fides, 2011.
- Robin, Régine. *L'immense fatigue des pierres : biofictions*. Montréal: XYZ, 1996.
- Roskies, David G. « Yiddish in Montreal: The Utopian Experiment. » *An Everyday Miracle. Yiddish Culture in Montreal*. Dir. Ira Robinson, Pierre Anctil et Mervin Butowsky. Véhicule Press, 1990: 22-38.
- Shandler, Jeffrey. *Adventures in Yiddishland. Postvernacular Language and Culture*. Oakland: University of California Press, 2006.
- Simon, Sherry. *Traverser Montréal. Une histoire culturelle par la traduction*. Montréal : Fides, 2009.
- . *Villes en traduction. Calcutta, Trieste, Barcelone et Montréal*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 2013.